

## Préface

Comme son titre l'indique, l'objet du présent livre n'est pas mon propre parcours mais une réflexion poussée sur la nature et la forme de la transmission spirituelle selon Arnaud Desjardins. Il me faut cependant situer ma relation à lui et, du même coup, la perspective qui a présidé à l'écriture de cet ouvrage.

Je suis par ailleurs convaincu qu'il est bon d'incarner son propos par une implication personnelle plutôt que de prétendre énoncer les choses de manière abstraite et prétendument objective. C'est dans cet esprit que j'évoquerai aussi les circonstances dans lesquelles ce projet vit le jour. Elles illustreront ce en quoi peut concrètement consister « la transmission selon Arnaud ».

Après avoir lu la totalité de ses livres parus à l'époque, j'ai pour la première fois rencontré physiquement Arnaud Desjardins dans son ashram du Bost, en Auvergne, à l'automne 1982. J'avais vingt-trois ans et lui cinquante-sept. Commencée il y a donc plus d'un quart de siècle à l'heure où j'écris ces lignes, cette relation ne s'est depuis jamais interrompue.

C'est en tant qu'aspirant élève ou, pour reprendre les termes qu'il emploie lui même, « apprenti disciple » que je suis allé trouver Arnaud Desjardins. Je le considérais et le considère toujours comme un maître spirituel au sens précis et traditionnel du terme : un être humain passé par un considérable processus de maturation intérieure ayant abouti à une « conversion » ou « métanoïa » – ce que l'on nomme souvent aujourd'hui « éveil » –, à ce titre apte à se faire le véhicule

d'une transmission authentique fondée sur sa propre expérience et aussi insérée dans une lignée de maîtres et de disciples.

Si je m'étais tourné plus particulièrement vers lui et vers son enseignement, c'était parce que la voie qu'il transmettait, tout en puisant ses racines dans la branche de l'hindouisme connue sous le nom de Vedanta, était une voie à suivre au cœur de l'existence courante, dans le contexte du monde occidental dont j'étais moi-même, bon an mal an, un produit. Bien qu'élève d'un gourou hindou et ayant approché en Asie de nombreuses grandes figures spirituelles du vingtième siècle, au sein non seulement de l'hindouisme mais aussi du bouddhisme tibétain et zen, ainsi que du soufisme, cet Arnaud Desjardins était né et avait grandi chrétien, en France. Ce n'était pas un religieux mais un laïque, marié et père de famille. Il ne s'était pas retiré dès son jeune âge en quelque grotte, monastère ou ashram – même s'il devait effectuer de nombreux séjours en de tels lieux- mais était passé par les vicissitudes banales de la vie professionnelle, conjugale et sociale. N'ayant pas mené une existence d'ascète et de renonçant, il avait suivi le parcours d'un homme certes habité par une réelle aspiration d'ordre spirituel, mais aussi et en même temps par des désirs tout à fait communs. Il n'avait pas connu très tôt quelque expérience mystique fulgurante, mais avait consacré des décennies à chercher et à pratiquer ce que l'on nomme la voie. Bref, avec lui, contrairement à nombre de maîtres orientaux, de saints chrétiens authentiques ou même de mystiques sauvages soudainement foudroyés par la grâce, on n'avait pas affaire à une sorte d'extra-terrestre mais à un être humain somme toute ordinaire. Il témoignait ainsi de la possibilité concrète, et non plus seulement fantasmatique, d'une mutation intime.

Ce qu'il proposait ne relevait pas de la religion et n'exigeait pas que je me convertisse à l'hindouisme ou au bouddhisme, ni même que je revienne au christianisme de mon enfance ; il s'agissait d'une voie, en elle-même non théiste,

bien qu'en rien incompatible avec l'idée d'un Dieu, à la fois exigeante et accessible à l'homme occidental d'aujourd'hui, pourvu qu'il veuille réellement s'y consacrer.

Après quelques années d'une recherche commencée très jeune qui m'avait conduit à m'investir dans un mouvement centré sur une forme de méditation d'origine hindoue, et dirigé par un maître à peu près inaccessible, j'aspirais clairement à faire désormais fi de tout exotisme et à bénéficier de l'accompagnement d'un « père spirituel » à qui je puisse poser directement mes questions et que je ne me contente pas d'apercevoir de loin en de très rares occasions.

À la rigueur d'une voie précise méthodiquement exposée dans ses livres, Arnaud alliait, en dehors de tout syncrétisme, une ouverture fondée sur ses voyages et sa vaste expérience de diverses formes du chemin spirituel. Il présentait en outre à mes yeux une qualité fondamentale, celle d'être un grand pédagogue. Si l'on pouvait dire de son maître Swâmi Prajnânpad qu'il était un génie de la spiritualité, ayant su reformuler d'une manière nouvelle et immédiate les vérités métaphysiques de la non-dualité, Arnaud Desjardins méritait à mon sens d'être qualifié de pédagogue de génie. En les quelques ouvrages alors publiés sous son nom, j'avais déjà trouvé une matière inestimable. Sa manière d'exposer la pratique était claire, simple et précise, illustrée d'exemples de la vie de tous les jours et toujours pleine de cette qualité sous-estimée que l'on nomme le bon sens.

Enfin, sa manière d'aborder la voie ne découpait pas l'être humain en tranches et ne prétendait pas faire fi de sa dimension psychologique au nom de quelque approche vedantique soi-disant « radicale ». Il ne négligeait pas la puissance de l'inconscient et insistait sur la nécessité de se connaître soi-même en tant que personnalité conditionnée sous peine que ce dont nous n'aurions pas assez tenu compte nous rattrape et nous fauche en plein élan spirituel. Capable de disserter brillamment autour de notions pointues du Vedanta, il n'oubliait jamais que les plus hautes vérités métaphysiques sont

perceptibles au cœur de l'expérience immédiatement ordinaire, et pouvait aussi consacrer des pages à la gloire du ménage bien fait ou s'étendre sur ce qu'il avait un jour compris d'essentiel en attendant le bus sous la pluie, à Paris.

Amorcée au Bost où j'avais été accueilli en tant qu'« invité » – voir les pages du présent livre consacrées à ce lieu – notre relation d'apprenti à maître et de maître à apprenti se poursuit, revêtant une dimension plus directe et individuelle dans les débuts de son deuxième ashram, Font-d'Isière. Elle prit un tour particulier lorsqu'en 1986 il me proposa une collaboration par le biais de l'écriture.

Je m'apprêtais alors à publier mon premier livre et avais déjà signé un certain nombre d'articles dont une longue interview d'Arnaud Desjardins qui lui avait fait pressentir la possibilité d'une collaboration. Son éditeur désirant qu'un livre lui soit consacré, Arnaud me demanda si je me sentais prêt à en être l'auteur, sans me spécifier quelle devait en être la teneur. S'imposa de suite à moi l'idée d'une biographie qui retracerait, pas tant la vie d'Arnaud que son cheminement spirituel et, par delà l'histoire d'un homme, donnerait à sentir les grandes lois et données d'une voie vécue au cœur de l'existence. Ce projet rencontra l'aval d'Arnaud et me plongea dans une grande aventure. Il me fallut, à partir des dizaines d'heures d'entretien qu'il m'accorda à cette fin, assimiler l'essence de son parcours, le comprendre de l'intérieur pour ensuite le restituer sous la forme d'un récit dont je souhaitais qu'il se lise comme un roman. On l'aura compris, il n'était pas question d'une biographie critique et, comme on dit de nos jours, « non autorisée » ; mais il ne devait pas non plus s'agir d'une hagiographie naïve écrite par un disciple à la gloire de son maître, comme on en trouve tant en Inde.

Même si j'avais recueilli quelques témoignages de personnes ayant connu Arnaud à divers stades de sa vie et de son parcours, j'entendais permettre au lecteur de vivre le cheminement de mon protagoniste comme lui-même l'avait vécu et éprouvé.

À charge ensuite à chacun d'adhérer ou non à cette perspective.

Ce projet ambitieux et difficile fut servi par la disponibilité d'Arnaud à mon égard et par une communauté de sensibilité. Le jeune homme de vingt-sept ans qui s'attelait à cette tâche n'était évidemment pas en mesure d'avoir intégré dans sa chair les expériences, déchirements et prises de conscience qu'il lui fallait décrire par le menu. Je n'avais pas d'enfants, démarrais à peine ma vie professionnelle en France au terme de longues études prolongées par presque deux années au Québec en qualité de coopérant, et n'avais pas vécu grand-chose des secousses agitant mon héros. Pourtant, j'en présentais la nature sur un plan plus profond que la seule dimension intellectuelle. De manière inexplicable sur le plan linéaire, je « savais » ce dont Arnaud parlait. C'était comme si la part la plus essentielle de moi-même reconnaissait des expériences pas encore éprouvées, mais présentes à l'état virtuel.

Arnaud était en quelque sorte l'incarnation de ma plus haute possibilité. Une certaine facilité d'écriture venait ensuite se mettre au service de ce qui relevait de l'intuition.

Le sujet de ma biographie se montra satisfait du résultat final. Avoir mené à bien ce projet m'autorisa ensuite à dialoguer avec Arnaud de manière originale et quelque peu osée. Il avait désormais confiance en mon aptitude à le comprendre et à servir la voie par le truchement de l'écriture.

Il ne confondait pas l'écrivain et l'apprenti disciple, savait tout ce que ce dernier avait encore à découvrir et assimiler. Il était au fait de mon immaturité, de ma capacité à, comme tout un chacun, tricher et me mentir dès lors qu'il s'agissait de mon propre cheminement. Mais, reconnaissant en l'écrivain la part la plus sensible et éclairée de moi-même, il savait pouvoir s'y fier.

Ce fut ainsi qu'en 1990, j'entamai avec lui, cette fois sur mon initiative, une série d'entretiens destinés à la publication sous le titre paradoxal de *Confidences impersonnelles*.

L'intention de ce nouveau livre était simple : j'avais, si l'on peut dire, « sous la main » un homme d'une très grande expérience considéré par beaucoup comme un authentique maître spirituel et qui se trouvait prêt, de par le lien instauré, à jouer avec moi le jeu des questions et réponses, mes questions fussent-elles parfois à la limite de l'impertinence. Je ne connaissais pas un seul ouvrage à la faveur duquel un instructeur de cette envergure aurait répondu à des interrogations fort directes, et d'un certain point de vue très personnelles, quant à sa manière d'assumer et de vivre intimement son rôle de maître.

Les maîtres, traditionnellement, enseignent, transmettent une pratique et une vision, parfois étayée, notamment dans le cas des Occidentaux, de quelques exemples issus de leur propre expérience. Mais on ne dispose pas, à ma connaissance, d'un témoignage direct dans lequel le maître, interrogé par un questionneur mêlant le respect du disciple à la curiosité et l'irrévérence du journaliste, se serait exprimé non pas sur son enseignement mais sur sa propre relation à la fonction d'enseignant, à l'éveil supposé en être le fondement, et à la liberté censée en découler.

Me voulant ainsi porteur des doutes, questionnements et perplexités de nombre de chercheurs, je me mis donc à presser Arnaud de questions auxquelles il me fit l'honneur de répondre sans détours. Respectueux mais, ainsi que le remarqua à l'époque un critique, « non complaisant », ce livre aurait pu s'intituler, en écho à un film célèbre de Woody Allen, « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Arnaud, sa sagesse, sa façon de la vivre et de la transmettre, sans jamais oser et pouvoir le demander. »

*Confidences impersonnelles* connut un destin honorable, en première édition puis en collection de poche. À sa sortie, puis encore au fil des années qui passaient, je reçus beaucoup d'échos comme quoi ce livre aurait contribué à éclaircir des doutes, à clarifier certains points et constituait, par delà

Arnaud Desjardins lui-même, un témoignage original à propos de cette fameuse « sagesse » et de sa transmission.

Je pourrais dire des années quatre-vingt-dix et deux mille – jusqu’à aujourd’hui, à la mi 2008, au moment où je rédige ces pages – qu’elles me virent avant tout occupé à personnellement vivre et expérimenter, jusqu’à un certain point et dans la limite de mes possibilités, le processus de maturation intérieure à propos duquel j’avais consciencieusement écrit.

Il y eut bien des péripéties, simplement en fait le fil d’une histoire, la mienne, qu’il n’y a pas lieu de raconter ici, mais toujours sous-tendue par la poursuite de mon lien en tant qu’élève avec Arnaud Desjardins. Nous collaborâmes encore, à sa demande, à un troisième livre en commun paru sous le titre de *Regards sages sur un monde fou*, consacré à des questions de société.

En 1996, au moment où nous achevions ce dernier ouvrage, il me fut proposé de rejoindre les rangs des permanentes de son nouvel ashram Hauteville. Là, à trente-sept ans, je commençai, sous le regard d’Arnaud et au sein d’une équipe qui, heureusement, comportait quelques « poids lourds » déjà très aguerris, à transmettre ce que j’avais pu jusqu’alors assimiler de la pratique de la voie. J’entamai ainsi une forme de collaboration destinée à durer onze ans, onze années que je considère aujourd’hui, avec un début de recul, comme les plus éprouvantes et sans doute aussi les plus formatrices de mon existence à ce jour.

Début 2007, je sentis le besoin d’un changement et entamai avec Arnaud une série d’entretiens qui devaient aboutir à ce que je mette un terme à ma collaboration permanente à Hauteville pour me réinstaller à Paris où je me consacrerai notamment, outre l’écriture et la traduction, à continuer à transmettre la voie sous une forme davantage en accord avec ma nature et mes nécessités du moment. Il fut cependant convenu que je reviendrais régulièrement apporter ma contribution à Hauteville, désormais en tant qu’« intervenant extérieur ».

Ce fut précisément dans les mois qui précédaient mon départ que notre vieil ami Marc de Smedt nous proposa de rééditer *Confidences impersonnelles* dans une collection de poche. Arnaud commença par se montrer peu enthousiaste : ce livre n'était il pas daté, était-ce bien opportun de le rééditer ? Je me contentai de lui exprimer mon sentiment, à savoir que si quelques passages me semblaient en effet ne plus s'imposer dans le contexte actuel, le livre dans son ensemble me paraissait toujours présenter un réel intérêt. Je n'insistai pas, cependant. Je me trouvais à l'orée d'un tournant important, nécessitant une réorganisation quasi totale de mon existence au quotidien et avais donc, comme on dit, d'autres chats à fouetter.

Je n'y pensais plus lorsque, début juillet 2007, alors que je marchais aux côtés de l'instructeur américain Lee Lozowick et d'Arnaud dans la cour d'Hauteville pour les accompagner dans la grande salle de l'ashram où allait prendre place une réunion dans laquelle je servais comme de coutume d'interprète, ce dernier se tourna vers moi et me lança, à ma grande surprise : « Alors ? Quand nous voyons-nous pour travailler à la nouvelle version de *Confidences impersonnelles* ? »

Je dus bredouiller quelques phrases plus ou moins cohérentes. Lorsque, le lendemain, Arnaud m'apostropha de nouveau à ce sujet, me disant qu'il convenait de s'organiser sans tarder compte tenu de ses projets de voyage au Québec, je me réveillai et allai trouver son épouse Véronique pour que nous convenions de possibles entretiens.

J'appris par la suite de la bouche d'Arnaud lui-même qu'il avait entre temps pris la peine de relire *Confidences impersonnelles*, avait été surpris de l'intérêt de ce livre dont il ne se souvenait plus précisément, et que plusieurs personnes de confiance à qui il en avait parlé lui avaient dit à quel point cet ouvrage leur avait en son temps apporté.

Bien que surpris sur le moment, je ne fus pas trop déçouvenancé par ce revirement. J'avais suffisamment travaillé dans la proximité d'Arnaud pour savoir que, sous ses dehors très rationnels et logiques, il pouvait très bien paraître ainsi



brusquement changer d'avis. Ce n'est pas leur raison qui mène avant tout les maîtres spirituels, même s'ils savent en user, mais l'incompréhensible et mystérieux mouvement de la vie elle-même. Il faut donc, avec eux, s'attendre à quelques tours et détours imprévisibles.

Dans un premier temps, le projet se présentait comme une simple réédition « revue et augmentée ». J'avais ainsi, en 2004, donné une nouvelle version d'un livre d'entretiens avec Alejandro Jodorowsky originellement paru en 1989, puis fait de même pour *L'Irrévérence de l'Éveil*, dialogues avec Stephen Jourdain initialement publiés en 1992. J'envisageais donc de mener quelques nouveaux entretiens avec Arnaud pour aboutir de la sorte à un livre de dialogues quelque peu réactualisé. Ce serait tout au plus l'affaire de quelques mois de travail. Cette perspective fit long feu.

À peine la semaine avec Lee Lozowick était-elle terminée que je reçus chez moi un appel téléphonique d'Arnaud qui, sur le moment, me laissa bien perplexe. Je vais essayer de reproduire ici l'essentiel de notre échange :

– *Gilles, est-ce que mon nom doit obligatoirement figurer sur le contrat et sur la couverture en tant qu'auteur ?*

– Arnaud, c'est avant tout un livre de vous. Même si je pose les questions et rédige le tout, ce sont vos réponses. Donc, oui, c'est un livre d'Arnaud Desjardins, sous forme de dialogues avec Gilles Farcet...

– *Oui, mais si c'est un livre de vous...*

– Arnaud, je ne vois pas comment un livre de dialogues avec vous peut être un livre de moi...

– *Oui, mais si ce ne sont pas des entretiens mais un livre de vous...*

– Mais alors, Arnaud, de quel livre parlons-nous ?

À ce stade, j'étais complètement désorienté. Je me revois sur ma terrasse en Ardèche, le téléphone à la main, ne comprenant pas du tout où il voulait en venir.

Il reprit et me tint à peu près ce langage :

– *Maintenant que vous allez prendre votre envol, vous pourriez peut-être écrire non pas un livre d'entretiens, mais une sorte de synthèse... Vous reprendriez toute la matière de Confidences impersonnelles ; je suis prêt à vous accorder dans les semaines qui viennent un certain nombre d'entretiens où vous me poserez toutes les questions que vous voudrez. À partir de là, vous pourriez faire un livre qui ne se présenterait pas sous forme de questions et de réponses, mais où par contre vous me citeriez très souvent... Quelque chose comme « Arnaud Desjardins m'a dit »... Vous y mettriez toute la matière accumulée, vos propres souvenirs... Ce pourrait être très utile.*

– Euh, euh, ahem, oui, sans doute...

Sur ce, à sa manière coutumière, ayant dit ce qu'il avait à dire, il raccrocha très rapidement, son « *Voilà, Gilles, au revoir-clic* » me laissant interrogatif devant la vue sur les montagnes. J'avoue que, sur le moment, je ne voyais pas du tout en quoi un tel livre pourrait consister. Je ne sentais pas encore le temps venu d'écrire, à la manière de mon ami Éric Edelmann, une forme d'autobiographie dans laquelle je retracerai mon parcours auprès d'Arnaud. Ce n'était de toute évidence pas cela que ce dernier me demandait de toutes façon. Je ne me voyais pas du tout non plus produire une sorte de récapitulatif des enseignements d'Arnaud Desjardins, qui se suffisaient à eux-mêmes...

Je pressentais, sans trop encore pouvoir l'intégrer, qu'à la veille de mon départ d'Hauteville Arnaud allait de nouveau m'embarquer dans un grand projet qui me demanderait bien davantage qu'une simple réédition revue et augmentée d'un ouvrage ancien.

Nous étions convenus de nous rencontrer très vite. Je commençai donc, la surprise passée, à réfléchir à ce qu'Arnaud m'avait suggéré, à ce à quoi pourrait ressembler ce livre qui devrait être à la fois conforme à son vœu et réalisable par moi. Il avait aussi insisté sur le fait que cet ouvrage

devrait avant tout aider : à clarifier des doutes et questionnements, à mieux cerner la nature de la transmission... « *L'important*, avait-il précisé, *n'est ni vous ni moi, mais les services que ce livre pourra rendre à d'autres.* »

La semaine de juillet qui suivit mon départ officiel d'Hauteville en tant que collaborateur permanent me vit donc m'y rendre comme de coutume tous les matins afin d'y retrouver Arnaud dans cette pièce d'entretiens qui m'était si familière. Lors de notre premier dialogue, il me refit part de son souhait que ce livre puisse contribuer à apaiser des doutes et à éclaircir la perspective, allant même jusqu'à dire : « *Il faut que ce soit le livre qui dise, après sa mort, qui était vraiment Arnaud Desjardins.* » Une remarque qui, on s'en doute, ne contribua guère à relâcher la pression que je sentais monter... Si je me trouvais honoré de la confiance qu'il plaçait ainsi en moi alors même que j'étais en train de prendre non pas de la distance mais, comme il l'avait dit lui-même, « mon envol », j'étais assez lucide pour surtout mesurer ma responsabilité. Cela impliquait aussi, concrètement, une chose : le temps que je comptais redonner à l'écriture dans ma nouvelle vie allait être presque entièrement consacré, une fois encore et ce durant une année, à Arnaud Desjardins, les ashrams, la transmission spirituelle... Peut-être éprouvais-je quelque chose de similaire à ce que ressentent ces auteurs de romans policiers désireux d'explorer d'autres facettes de leur talent mais contraints de toujours en revenir aux enquêtes de leur détective vedette...

Bien conscient en même temps du cadeau que me faisait la vie en me jouant ce petit tour, je me pris très vite au jeu et commençai à sentir de l'intérieur le livre qui voulait s'écrire à travers moi.

Le sujet en serait très précisément la transmission selon Arnaud, dans le prolongement certes des dialogues de *Confidences impersonnelles*, mais sous une forme plus élaborée et une perspective plus vaste.

Entre les entretiens de 1990, ceux qu'Arnaud était en train de m'accorder pas loin de vingt ans après plus, en effet, tous

mes souvenirs, les paroles entendues et les évolutions dont j'avais été témoin en chacun des trois ashrams qu'Arnaud avait successivement fondés en France, je me rendis vite compte que je disposais d'une matière immense. La réussite de ce livre allait donc reposer non pas sur la matière elle-même qui était déjà là passionnante et abondante, mais sur la façon dont je saurais l'organiser et la présenter. L'enjeu, difficile, était d'arriver à une présentation synthétique qui suive un déroulement logique, le tout dans une forme qui retienne l'intérêt du lecteur. À ce dernier, bien sûr, de juger maintenant du résultat.

Je me rendis compte que les quelques directives formulées par Arnaud, qui m'avaient au départ paru vagues et un peu obscures, m'amenaient à concevoir un ouvrage d'une certaine ampleur et du même coup à faire cette fois encore, par le biais de l'écriture, un travail exigeant et potentiellement très bénéfique, en premier lieu pour moi-même.

Quoi de mieux pour moi, en effet, en tant que disciple, au moment où je m'éloignais physiquement de la « maison du maître » et m'apprêtais à transmettre selon ma forme, que de me trouver ainsi amené à synthétiser vingt ans de dialogues autour de la transmission, de réfléchir à l'évolution de cette dernière et de m'attacher à cerner la perspective d'Arnaud tout au long de cette aventure ?

Une structure en deux parties s'est très vite imposée.

Il fallait commencer par l'éveil, fondement de la transmission. Intitulée « L'éveil selon Arnaud », la première partie rassemble donc tout ce que l'intéressé a pu me dire au fil des années à propos de cette fameuse conversion intime, de sa manière de la vivre, à la fois sur le moment puis dans les jours, semaines et mois qui suivirent, ainsi que sur le processus d'intégration et d'évolution de cette métanoïa.

L'expérience dite de « l'éveil » y est aussi resituée dans la perspective d'ensemble d'une ascèse, ou *saddhana*, et dans la relation au maître.

C'est du même coup l'occasion pour Arnaud de prendre position par rapport à certains courants en vogue dans les

milieux concernés, courants parfois regroupés sous l'étiquette de néo-Vedanta ou néo-Advaita ; non pour se lancer dans quelque polémique bien éloignée de ses préoccupations, encore moins pour stigmatiser une approche différente de la sienne, mais dans le but, une fois encore, de clarifier la perspective, de mieux cerner les enjeux et possibles illusions de la démarche dite spirituelle. Alors que l'on tend à user et abuser du mot « éveil » au point que ce terme se soit vidé de son sens, le regard mesuré et informé d'un homme ayant consacré sa vie à la sagesse, à travers sa propre ascèse et bien des rencontres avec tant de témoins d'un autre niveau de conscience, s'avère fort précieux.

Cette mise en perspective de l'« éveil » aboutit tout naturellement à la délicate question de l'« humanité » de la personne censée être « éveillée », et plus précisément de l'impact de cet éveil sur ladite humanité. Est ainsi examinée la relation d'Arnaud aux quatre « grands domaines » traditionnellement reconnus comme piliers de notre esclavage, à savoir le pouvoir, l'argent, la gloire et l'attraction sexuelle. L'éveil étant supposé synonyme de « libération », il n'était pas incongru de chercher à savoir de quoi et en quoi précisément Arnaud se ressentait libre.

L'examen de ces questions permet enfin quelques mises au point à propos de la notion de « folle sagesse » ou encore de ce que je qualifie de conception morbide de la sagesse.

Les fondements de la transmission posés, il convenait de s'intéresser au véhicule de la transmission, à savoir l'ashram, que l'on considère en Inde comme « le corps du maître ». Le fait qu'un maître spirituel prenne la peine de fonder et d'animer un lieu n'est pas anodin. La manière dont ledit lieu va fonctionner et évoluer est inséparable de la transmission dont elle est en fait l'incarnation.

Je me suis donc attaché, au fil de la deuxième partie intitulée « L'ashram selon Arnaud », à évoquer les trois ashrams successivement fondés et animés par Arnaud Desjardins : Le Bost, Font-d'Isière et Hauteville. Si je les ai abordés de

manière à peu près chronologique, ma perspective, là encore, n'est pas historique. Je n'ai pas voulu écrire l'histoire détaillée de ces lieux (le lecteur pourra se reporter sur ce point à la biographie très bien documentée de Jacques Mousseau), mais cerner en quoi chacun a représenté une phase nécessaire dans le déploiement de la transmission selon Arnaud. Outre tout ce qu'a pu me confier ce dernier quant à la naissance, la conception et l'évolution de ces ashrams, je me suis également appuyé, comme il me l'avait lui-même suggéré, sur mes propres souvenirs, puisque j'ai eu la chance de connaître les trois et d'assister, parfois de près – notamment pour les deux derniers –, à diverses étapes de leur vie.

Les pages consacrées au troisième ashram, Hauteville, étaient bien sûr les plus délicates : d'abord du fait que, contrairement au Bost et à Font-d'Isière, Hauteville n'est pas une page tournée mais continue à vivre à l'heure où j'écris ; ensuite parce que j'y ai été très directement impliqué onze années durant en ma qualité de collaborateur.

Comme pour les passages précédents, j'ai abondamment donné la parole au maître et me suis efforcé de cerner la place et le sens de cet ashram et de ses évolutions jusqu'à aujourd'hui dans le déploiement de la transmission selon Arnaud. La cohérence de mon propos s'est trouvée en un sens facilitée par le fait que l'ashram est clairement entré durant l'année 2007 dans une nouvelle phase de sa vie. Le Bost a duré neuf ans, Font-d'Isière aussi ; un certain Hauteville, que l'on pourrait baptiser « Hauteville 1 », a également duré une dizaine d'années avant que l'équipe originelle des collaborateurs n'en arrive à être intégralement renouvelée et que, ainsi que le dit Arnaud lui-même, une toute nouvelle étape soit abordée, celle qui précède l'inévitable « départ » du maître – sa mort physique. Un ashram dont le maître, si éblouissante que soit sa forme, a dépassé les quatre-vingt-trois ans, porte nécessairement la question de la succession – laquelle à mon sens ne se confond pas avec celle de la poursuite de la transmission. Toutes interrogations qui aboutissent à celle de la « transmission de la

transmission » : de quelle manière, selon quels critères et jusqu'à quel point le maître investit, il de son vivant certains de ses élèves d'une responsabilité en tant qu'enseignants ?

On l'aura compris, mon point de vue tout au long du présent livre n'est pas celui d'un journaliste ou essayiste prétendument détaché de son sujet, mais bien d'un participant impliqué au premier chef.

La posture que je revendique ici est celle d'un élève de longue date et collaborateur d'Arnaud capable, à l'intérieur même de son adhésion à ce qui a constitué l'axe de son existence jusqu'alors, d'une forme de distance, sans doute pas « critique », mais intellectuelle au sens le plus positif du terme. Si j'ai toujours été profondément touché par la figure du « disciple », je crois ne l'avoir jamais confondue avec celle du suiveur ou de l'idolâtre. Autant l'expérience m'a montré les limites de la raison et surtout de notre prétention à appréhender et contrôler à travers elle l'intégralité du réel, autant j'en suis venu à connaître que l'essentiel s'appréhende par ce que les mystiques nomment « le cœur brisé », autant je sais toujours gré à ma formation universitaire de m'avoir quelque peu entraîné à l'exercice du discernement, ce discernement si important dans la voie issue de Swâmi Prajnânpad et dont le nom sanskrit est *buddhi*.

Je me suis donc efforcé, d'un bout à l'autre de ces pages, de mettre ma faculté de discernement, avec ses limites et ses possibles erreurs, au service d'une intention, celle que m'avait énoncée Arnaud : clarifier, apaiser, préciser, situer en perspective.

J'aurais beaucoup aimé qu'Alfred R. Orage consacre à Gurdjieff un ouvrage à la faveur duquel, avec le recul de plusieurs décennies au sein de « l'école », il aurait pressé son maître de questions quant à sa manière de transmettre le « travail » : Dans quel état d'esprit Gurdjieff avait-il commencé à enseigner en Russie ? Comment avait-il vécu sa transplantation en Europe ? Pourquoi avait-il fondé le Prieuré et pourquoi l'avait-il fermé ? Quels rôles y jouaient le bain turc ou le travail

physique intense ? En quoi son accident de voiture avait-il modifié sa manière de vivre sa transmission et pourquoi avait-il attiré un tel traumatisme dans sa vie ? Comment se situait-il vraiment à l'égard de la sexualité ? Que vivait-il en son for intérieur durant les fameux festins organisés dans son appartement parisien, ou au fil de ces excursions automobiles qui le voyaient emmener toute une troupe en villégiature ? Arnaud m'a une fois encore généreusement donné la possibilité d'écrire à son propos, ou plus exactement à propos de son enseignement, le livre que j'aurais aimé lire.

Je n'ai aucun doute quant à la postérité de l'œuvre d'Arnaud, laquelle ne se réduit pas à ses livres et à ses films, qui suffiraient pourtant à préserver sa mémoire. Le passage d'un maître spirituel authentique laisse toujours une trace longue et profonde. Puisse le présent livre contribuer à donner une idée, forcément incomplète mais exacte dans ses limites, de ce que fut la transmission selon Arnaud ; puisse-t-il demeurer comme hommage à un homme dont l'existence consacrée à l'essentiel aura eu, et aura encore longtemps après son « départ », un impact considérable sur des générations de « chercheurs ».

Lors du dernier entretien qu'il m'accorda pour ce livre en juillet 2007, Arnaud me joua encore un petit tour. Au moment où je m'apprêtais à prendre congé, il me dit soudain, sur un certain ton quelque peu lointain que je connais bien : « *Une chose encore : vous savez, ce livre... C'est beaucoup pour vous que je m'y prête.* » Sur le moment, et une fois de plus, je m'en trouvai estomaqué : de mon point de vue, en effet, je n'avais pas expressément demandé à faire ce livre. Tout au plus avais-je sur le moment souhaité que nous accédions à la proposition d'un éditeur de redonner une vie à *Confidences impersonnelles*. C'était bien à l'initiative d'Arnaud que le projet avait pris une tout autre ampleur. Et voilà qu'après avoir, comme je l'ai raconté plus haut, insisté sur l'importance que pouvait prendre ce travail « au service du *dharma* », et m'avoir même à plusieurs reprises assez solennellement remer-



cié de bien vouloir m’y consacrer, au point que je m’en trouvais un peu gêné, il me disait le faire « beaucoup pour moi » !

Mais encore une fois, plus d’un quart de siècle de fréquentation rapprochée m’avait accoutumé à de tels grands écarts. Qu’Arnaud me remercie en me serrant les deux mains pour, la semaine suivante, me donner à sentir qu’il me faisait un cadeau ne relevait pas d’une contradiction ou de quelque manipulation perverse. Je ne crois pas non plus que cela participe chez lui d’une volonté linéairement consciente : le maître en tant que maître se trouve au service de la vie et ses propos véhiculent la nécessité du moment.

Un peu de réflexion me permit de reconnaître que les deux perspectives étaient également vraies. En me consacrant au mieux de mes capacités à écrire ce livre, j’accomplissais bien une forme de service de la voie et, à ce titre, pouvais en être remercié par le maître ; d’un autre côté, sur le plan personnel et au moment où je « prenais mon envol », me voir confier cette tâche constituait un immense cadeau et une aide inestimable dont je n’étais pas encore en mesure de mesurer tous les effets. Il était opportun que le maître me le rappelle au moment où, très imprégné de ce qu’il m’avait dit en premier lieu, je risquais peut-être, à mon détriment, de perdre un peu de vue cet autre aspect de la perspective...

Quoi qu’il en soit, voici le résultat de cette plongée au cœur de « la transmission selon Arnaud ». Comme le disent quasiment tous les auteurs de thrillers américains très documentés à la fin de leur introduction : les éventuelles erreurs contenues dans le présent livre relèvent de ma seule responsabilité. En revanche, les propos que je prête à A. Desjardins, tous en italiques dans le texte, et qu’il a pris la peine de relire, les corrigeant ici et là, reflètent bel et bien son point de vue.

Toute ma gratitude à Arnaud, à la lignée de Swâmi Prajnânpad, et mon amitié pour l’équipe passée et présente d’Hauteville où j’ai passé les plus formatrices années de ma vie.

Charmes sur Rhône et Paris, été 2007/ automne 2008